

Université de Strasbourg
Témoignages de nos étudiants à l'étranger

Venise la morte

*Réflexions postmélancoliques d'une étudiante LEA à la fin de son séjour
Erasmus à Venise.*



Témoignage d'Audrey Dissoubray
Année universitaire 2018-2019
Mobilité Erasmus+
Venise, Italie



Focus-LEA

Langues Étrangères Appliquées

Université de Strasbourg

Ce matin, en regardant au dehors, une grande joie m'a envahie. J'ai retrouvé un sentiment qui m'avait quittée depuis déjà quelques mois. Ce matin, j'ai de nouveau été heureuse de vivre à Venise.

J'ai ouvert ma fenêtre, j'ai vu le pont, le canal, le ciel bleu et la lagune au loin, et j'ai souri. Le piano du voisin, qui se répand dans tout le Palazzo, est au diapason avec mon cœur et me remplit de joie. J'entends les mouettes, le bruissement de l'eau du canal qui effleure mon âme.

Et pourtant, tant d'autres fois, je me réveille sans allégresse. Pas de piano, pas de mouettes ni de bruissements d'eau mais les voix surexcitées des touristes et leurs grosses valises qu'ils cognent contre les marches du pont blessent mes oreilles autant que la ville. Encore ai-je la chance d'habiter dans une zone de passage où les touristes ne s'attardent pas.

Le jour, je retrouve ces mêmes touristes dans les rues les plus étroites de Venise, accaparant et violant la vie des quelques Vénitiens courageux restés vivre ici.

Les commerçants parlent souvent français, un français drôle et touchant, tant ils font d'efforts pour bien prononcer nos r et nos nasales. C'est un français d'Italien, le ton est plus sûr, les gestes rythment les mots, on parle fort. Amusant. Mais Venise derrière ce masque ?

La joie de vivre à Venise m'est donc vite passée après l'éblouissement de la première rencontre. Après un certain temps, on ne se perd plus dans les ruelles étroites. On connaît la ville par cœur. Après un certain temps, on ne s'émerveille plus autant devant les belles églises, les calle typiques, et même la Place Saint Marc, car cela fait partie du quotidien ; comme si le quotidien anéantissait le beau.

Bien sûr, quelques éléments me touchent encore profondément. Le Grand Canal, son odeur, l'église des Frari, des enfants qui jouent au ballon sur un Campo désert, des petites vieilles qui discutent au beau milieu d'une rue. Et les couchers de soleil aux Zattere...

Et après la joie, alors, vient le sentiment de sa propre ingratitude, un sentiment de culpabilité même, de ne plus savoir aimer Venise. Tu as une chance inouïe, me dit-on. Comment oses-tu ?

Il y a qu'il est très difficile de vivre dans une ville qui n'a pour elle que sa beauté. Sur les coups de 21 heures, la ville devient déserte, laissant à voir à quelques privilégiés le spectacle qu'est Venise la nuit. C'est aussi désagréable qu'agréable. Agréable, car je vois enfin la ville comme je l'aime, authentique dans la pénombre, rien que pour moi, et j'y croise même des chats -et surtout des rats, mais il faut bien que les premiers vivent leur vie de félins. Mais désagréable, car voir Venise ainsi, désenparée, abandonnée, me renvoie l'image d'une ville déjà oubliée, une ville musée en train de sombrer. Il n'y a plus de vie. La vie, je l'ai retrouvée partout ailleurs : à Florence, à Rome, à Milan. Pas à Venise.

Je repense à l'anecdote racontée par l'un de mes professeurs de l'université la Ca Foscari, à qui l'on avait demandé à plusieurs reprises quand ferme Venise. Vient l'amusement, puis la compréhension, pleine d'effroi. Tout ici est fait pour les touristes : boutiques de souvenirs, hôtels et restaurants sont de loin les plus nombreux. Le logement et le coût de la vie sont exorbitants.

Mais que sont les habitants face aux hordes de touristes ? Le centre historique de la Sérénissime compte aujourd'hui moins de 57 mille habitants, tandis que les touristes sont plus de 23 millions chaque année.

Alors, oui : être, pendant quelques mois, l'un de ces habitants discrets, est une chance. Dans 30 ans, Venise pourrait être vidée, ses habitations englouties, la faute au tourisme, la faute à la nature qui se vengerait, mais la faute à un peu tout le monde, aussi. Alors, oui, je me considère chanceuse car j'ai pu y vivre ; mais je ne retiens que la tristesse de la voir mourir. Et l'effroi de ce charme décidément morbide dont Rodenbach se délectait avec cette Venise du Nord qu'il appelait Bruges-la-morte.

En 1844, Musset déjà écrivait ce poème comme une épitaphe sur la pierre tombale d'une amie perdue : Dans Venise la rouge, pas un bateau ne bouge, pas un pêcheur dans l'eau, pas un falot... Toits superbes ! froids monuments ! Linceul d'or sur des ossements ! Ci-gît Venise.

Pervers spectacle de la splendeur déchue. Je t'aime et je t'aimerai, disent-ils. Moi, je t'ai aimée, Venise, et je t'aurai aimée.